Une rencontre d'ethnomusicologie au Brésil

Jean-Michel Beaudet

▶ **To cite this version:**

Jean-Michel Beaudet. Une rencontre d'ethnomusicologie au Brésil : Compte rendu de la rencontre internationale d'ethnomusicologie : Músicas africanas e indígenas em 500 anos de Brasil. École de musique de l'Université Fédérale de Minas Gerais (Brésil), 23 octobre au 7 novembre 2000. Cahiers d'ethnomusicologie, 2002, Histoires de vies, 15, pp.247-249. hal-01657359

HAL Id: hal-01657359

https://hal.parisnanterre.fr/hal-01657359

Submitted on 6 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une rencontre d'ethnomusicologie au Brésil

Compte rendu de la rencontre internationale d'ethnomusicologie : Músicas africanas e indígenas em 500 anos de Brasil. École de musique de l'Université Fédérale de Minas Gerais (Brésil), 23 octobre au 7 novembre 2000

Jean-Michel Beaudet

1 An 2000, année symbolique pour le Brésil, année riche en célébrations du 500e anniversaire de ce qui fut, pour les uns, la découverte de la terre qui allait devenir le Brésil, et pour les autres, le début d'une « invasion mortifère » (Carneiro da Cunha 1992)[1].

2 Cette rencontre d'ethnomusicologie sur un campus universitaire fut un succès. En effet, au-delà de son programme musical et scientifique très riche, ce fut une véritable rencontre : « l'ethnie » des chercheurs et professeurs était assise à la même table que les musiciens des peuples maxakali, waïwaï, bassari... L'idée et la réalisation de ces journées en ont fait quelque chose de différent, aussi bien des autres conférences universitaires que des festivals de musique traditionnelle. J'en propose ici quelques images, comme on montrerait un album de famille : des représentants des confréries de Congadas de la région discutent devant le public de questions de copyrights de chants avec un avocat et une ethnologue ; dans le jardin du campus, une institutrice du peuple pataxo chante ses dernières compositions pour un collègue kashinawa de l'Ouest amazonien. Les questions des musiciens poussent un ethnomusicologue à expliciter ses niveaux de discours (en fait, il fut amené à éviter l'usage oral des guillemets, le recours systématique aux citations d'autres musicologues). Des danseurs kamayura venus du Xingu, déjà bien habitués à se produire en spectacle hors de chez eux, et sachant défendre de près leurs intérêts — en particulier le nombre de spectacles inscrits sur leur contrat — sont pris dans la synergie de la rencontre et dansent plus souvent que ce qui était programmé ; plusieurs groupes invités vendent des objets d'artisanat dans une foire improvisée devant l'école de musique. Parmi eux, des musiciens krenak et pakararu arborent des tee-shirts sur lesquels est imprimée la photo de danseurs kamayura. Des danseurs kamayura

distribuent (oralement) des diplômes d'indianité : « les Waïwaï sont de vrais indiens, eux ». Un flûtiste waïwaï tourne autour des femmes krenak et joue sur scène (pour elles ?) des mélodies légères, se trouvant dans le même temps transformé par son public en prêtre vedette d'une messe d'adieu sur fond de bougies et dans une atmosphère de recueillement. Des notables d'une confrérie de *congadas* regardent avec une attention religieuse les danseurs bassari venus du Sénégal. Ceux-ci apportent au Brésil des postures subtiles, des pas menus, des gestes fins. Cette corporéité est tellement différente des gesticulations et des « ventilateurs » exportés d'Afrique comme une sorte de « world dance », produisant une image uniformisée de « La » danse africaine, cliché qui tend en partie à cacher et à aplanir les indéniables énergies et les différents érotismes de ces esthétiques chorégraphiques. Des familles maxakali enfin — il n'est pas possible de tout décrire ici —, contentes d'être là, de s'asseoir au restaurant universitaire (récemment sauvé de la privatisation), de prendre trois repas complets par jour en compagnie des autres musiciens et des chercheurs, contentes enfin de montrer, en chantant, leur paillardise et de faire partager leurs rires.

3 Une rencontre comme celle-ci pose de nombreuses questions. Elle peut être comprise comme un acte d'anthropologie engagée et en même temps considérée comme un objet d'étude anthropologique. Certes, associer des conférences d'ethnomusicologie et des spectacles musicaux n'est ni nouveau ni exceptionnel. Où était la différence ? Ayant participé à l'échange, je manque de cette fameuse distance ethnologique qui permettrait d'en analyser les particularités ; comment, dans ces jours privilégiés, est-on passé d'un « discours sur » à un « discours avec », à un discours partagé ?

4 Tout d'abord, cet échange correspondait à un projet pensé par les organisateurs, professeurs de l'école de musique et du Département de sociologie-anthropologie. Parmi ceux-ci, saluons au passage Glaura Lucas et Ruben Texeira, ainsi que Rosângela Pereira de Tugny, inspiratrice de la rencontre, ovationnée par tous les participants. Comme le rappelle André Prous, autre organisateur dévoué, ce fut un choix en quelque sorte politique que de ne pas faire appel à des spécialistes de la musique occidentale, par ailleurs en position hégémonique dans cette université (Prous 2001 : 56). Mais, au-delà de la magie d'une rencontre, les ingrédients qui firent de cet événement une réussite sont peut-être simples, après tout :

— le nombre des musiciens-danseurs était très nettement supérieur à celui des universitaires-conférenciers (environ cinq fois plus, si mes souvenirs sont bons) ;

— les différentes cultures musicales rassemblées étaient assez nombreuses[2], ce qui a pu favoriser des rencontres multiples ;

— universitaires et musiciens étaient assis côte à côte à la table de conférence et disposaient du même temps de parole ;

— tous mangeaient ensemble et étaient logés dans les mêmes lieux ;

— la multiplicité des scènes[3] favorisait les échanges ;

— les événements musico-chorégraphiques n'étaient pas conçus ni vécus comme des « à côté » ou des illustrations des conférences. Les conférences ne pouvaient pas se limiter à des explications des musiques. Même les exposés plus classiques dans leur forme ou leur contenu ont été remodelés, réinterprétés dans la dynamique globale de la rencontre.

5 Cette volonté de ne pas conforter la séparation ou la hiérarchie entre chercheurs et musiciens peut se rencontrer ailleurs ; par exemple dans le monde des musiques traditionnelles françaises, où les musiciens et les danseurs présentent parfois eux-mêmes leurs propres recherches académiques[4]. Mais peut-être cela se retrouve-t-il plus

généralement dans d'autres pays où, comme en France, l'ethnomusicologie et les associations de musique traditionnelle ont pu connaître une croissance à la fois forte et conjointe depuis quelques décades.

6 Ces quelques notes reviennent en fait à se demander ce que nous apporterait une étude ethnomusicologique des conférences d'ethnomusicologie (voir notamment Doubleday 2000). Au Brésil, cette rencontre de Belo Horizonte est peut-être le signe du fleurissement tant attendu de l'ethnomusicologie dans ce pays[5]. Semaine de bon augure en tout cas, qui met notre science sur le chemin d'une ethnologie engagée[6], d'une anthropologie partagée. Ainsi, parmi les discours officiels d'ouverture, on a pu entendre la vice-rectrice affirmer (je cite de mémoire) : « Présenter et éditer des films et des disques de ces musiques méconnues est bien, nous les faire mieux comprendre grâce à des conférences, et inviter les musiciens de ces cultures minoritaires est encore mieux. Mais ce n'est pas suffisant : l'Université est une institution publique, et à ce titre, elle se doit de donner sa place à chacun des savoirs et des modes de connaissance de ce pays ; et ceci, pas seulement par une étude extérieure. L'Université doit programmer de manière équilibrée, et dans le contenu même de ses enseignements, toutes les cultures de la région, en particulier celles qui sont par ailleurs marginalisées. »

7 En ouverture aussi, Radio Favela, célèbre station pirate de cette immense ville, avait invité différents participants de la rencontre, et il s'est produit quelque chose d'extraordinaire, que je n'avais en tout cas jamais vu : un mélange inventé en direct. Sur une base rythmique proposée par des musiciens du courant « afro » de Belo Horizonte, trois hommes bassari du Sénégal, un Kaxinawa de l'Ouest de l'Amazonie et un Waïwaï du plateau des Guyanes ont chanté ensemble. On pourrait appeler cela de la world music, une bonne soupe, un mélange de quatre systèmes musicaux distincts, un tressage inattendu et étonnamment fluide : le ton de cette rencontre.

BIBLIOGRAPHIE

AGIER Michel (ed.), 1997, *Anthropologues en Danger. L'engagement sur le terrain*. Paris : J.-M. Place.

BUCHILLET Dominique, 2000, « Brésil. Les autres cinq cents ans », *Journal de la Société des Américanistes* 86 : 195-214.

DOUBLEDAY Veronica, 2000, « Musiques du monde arabe à Alep », *Cahiers de musiques traditionnelles* 13 : 267-271.

CARNEIRO DA CUNHA Manuela, 1992, « Introdução a uma história indígena », in Carneiro da Cunha (ed.) : *História dos Índios no Brasil*. São Paulo : Companhia das Letras, Secretaria Municipal de Cultura, Fapesp.

PROUS, André, 2001, « A couve-flor e a ostra », *Ciéncia hoje* 29/174 : 54-57.

NOTES

1. Voir Buchillet 2000.

2. Bassari du Sénégal, plusieurs confrérie de *congadas*, peuples Kamayura, Kaxinawa, Krenak, Maxakali, Pakararu, Waïwaï, sans compter les prestations ponctuelles d'une école de *capoeira*, d'une école de *samba* et de plusieurs autres formations musicales locales. Il serait par ailleurs intéressant de comparer des rencontres multiculturelles différentes par leurs intentions : congrès politiques, rencontres sportives interamérindiennes, rassemblements évangélistes, etc.

3. Auditorium de l'école de musique, jardins du campus, salle de cinéma du Département d'anthropologie, centres culturels de la ville, quartier d'une banlieue de Belo Horizonte où résidaient les membres d'une des confrérie, radio pirate...

4. J'ai pu participer à des rencontres significatives de ce point de vue en Albigeois, en Bretagne, en Poitou.

5. Signe renforcé par la tenue quelques mois plus tard de la conférence internationale de l'ICTM à Rio de Janeiro.

6. Voir notamment Agier 1997.